

Anna Raymonde Gazaille, François Gravel, Julie Rivard

Normand Cazelais

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2014). Compte rendu de [Anna Raymonde Gazaille, François Gravel, Julie Rivard]. *Lettres québécoises*, (153), 32–33.

☆☆☆☆

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

Traces

Montréal, Leméac, 2013, 312 p., 25,95 \$.

Rien n'est parfait

Même les meurtres en apparence parfaits laissent des traces. Traces qui parfois peuvent donner des idées à d'autres.

À quelques jours d'intervalle, deux femmes dans la cinquantaine sont retrouvées assassinées, toutes deux dans la même position : nues, totalement épilees, étranglées au milieu d'un lit et d'une chambre méticuleusement nettoyées. La délicate pièce de soie qui relie leurs membres et leurs gorges laisse penser à des amours sadomasochistes et peut-être à un tueur « en ligne ». Outre la passion du golf, qu'avaient en commun Cécile Fournier et Maureen Foster ? Leurs morts tragiques sont-elles reliées à l'accident d'auto qui a failli envoyer *ad patres* la sociologue Laure Clemens dont les récentes recherches sont tournées vers l'impact des sites de rencontres électroniques sur le quotidien des gens ?



En parallèle, nous suivons les agissements d'un voyeur qui, s'aidant de subterfuges, a réussi à placer de petites et surtout indiscretes caméras dans les chambres et salles de bain d'une vingtaine de femmes. Cécile Fournier a été l'une d'elles. Dans son sous-sol, il passe de longues heures à regarder à leur insu ces femmes dans leur intimité. Entre autres, il a vu l'agonie de Cécile Fournier et il est parvenu à isoler le visage du meurtrier... non pour le dénoncer, mais pour tenter de l'imiter.

Il faudra beaucoup d'efforts à l'inspecteur Paul Morel et à son équipe du Service de police de la Ville de Montréal pour démêler l'écheveau. D'une fausse piste à l'autre, à force de patience et au bout d'une série de recoupements, ils identifieront le coupable. Mais comment le prouver ? Où trouver les traces qui le feront avouer et condamner ? Et comment contrer l'action de son émule qui risque de causer encore plus de dégâts ?

Ce roman policier, écrit dans une veine classique, comporte nombre de tiroirs. En ouvrir un puis un autre entraîne son lot de surprises et d'interrogations. Dans leur enquête, Morel et ses acolytes rencontrent plusieurs personnes qui ont connu les victimes ou qui constituent des suspects. C'est dans les échanges entre tous ces personnages que réside la richesse particulière de *Traces* : il y a une grande finesse psychologique dans les liens qui se tissent entre les protagonistes, qu'ils soient policiers ou non.

Un livre réussi, consistant, porté par une belle écriture. On peut regretter le *brand dropping* qui en parsème les pages sans rien ajouter de significatif. Et aussi certains clichés, comme ce héros adepte de *pur malt*, au corps musclé et harmonieux. Tout comme ces hommes d'âge mûr maladivement ambitieux, égocentristes, insensibles sinon machiavéliques, autant de maux qui n'affectent pas les plus jeunes. Comme si certains comptes se réglaient...

Traces aura certainement des suites. Toute sa structure annonce au moins un épisode à venir. Ne serait-ce que pour retrouver



ANNA RAYMONDE GAZAILLE

l'inspecteur Morel qui appartient pleinement à cette « humaine condition » si chère à monsieur de Montaigne : « Il tente de réfléchir à ce qu'il devrait faire. La raison voudrait qu'il résiste, mais la raison n'a jamais vraiment guidé sa vie. »

☆☆☆☆

FRANÇOIS GRAVEL

Nowhere man. Une nouvelle enquête de Chloé Perreault

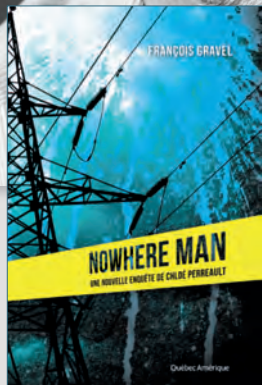
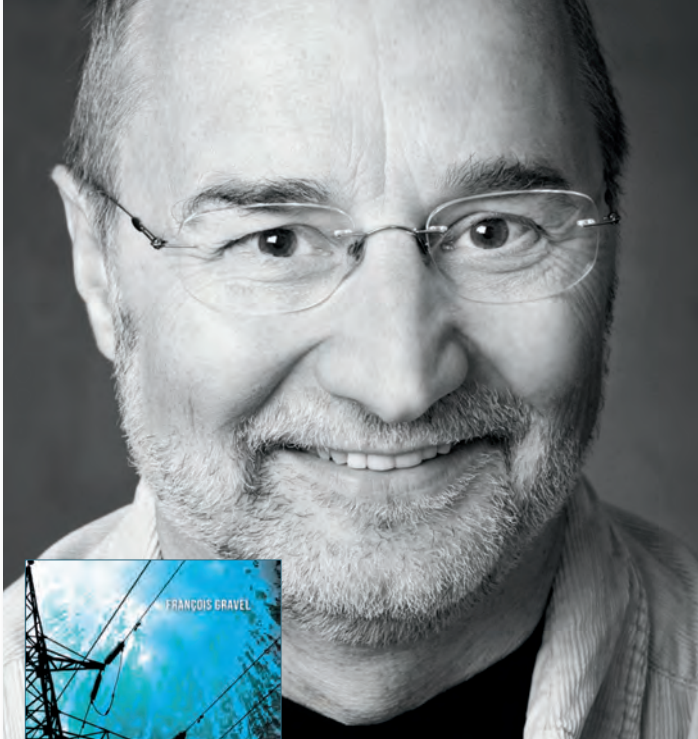
Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2013, 256 p., 24,95 \$.

La vie nous rattrape toujours

Dans son communiqué, l'éditeur résume ainsi *Nowhere man* : « Deux cadavres + une mallette remplie d'argent + un prostitué en cavale. » En fait, le tout est plus complexe qu'une simple addition de faits.

Les écrits de François Gravel sont comme la vie : leurs contours ne sont pas nettement tracés et laissent place à des ambiguïtés, à des zones d'ombre nourries de mystères et de non-dits. Ici, ce *Nowhere man* (titre inspiré d'une chanson de Lennon : « *Living in a nowhere land, making all his nowhere plans for nobody* ») repose sur un parcours particulièrement difficile.

Il arrivait à l'adolescent Thierry Sénécal, doté par le destin d'un père violent, « de rendre service à des hommes » qui le lui demandaient. Un jour, dans une luxueuse voiture, un client meurt d'une crise cardiaque « en se faisant tailler une pipe ». Dans sa mallette : une petite fortune que des gens mal intentionnés essaient de récupérer. Sénécal s'évanouit dans le décor en ayant l'heureuse idée de ne pas écouler tout de suite le magot. Il s'installe dans une ville des Cantons-de-l'Est, usurpe en toute légalité un faux nom, travaille dans un CHSLD, y trouve sa future femme (tout aussi amochée que lui) et devient père de deux filles. Thierry Sénécal, devenu Mathieu Quirion, est un citoyen exemplaire.



FRANÇOIS GRAVEL

L'assassinat d'une petite crapule au pied d'un pylône au parc Albert, « réputé pour ses rendez-vous clandestins », attirera à nouveau l'attention sur lui. Y a-t-il un lien entre les deux hommes ? se demandent la poli-

cière Chloé Perreault (dont c'est la deuxième enquête sous la plume de Gravel) et ses collègues de la Sûreté du Québec. Bien sûr, elle devinera la vérité ; mais là n'est pas l'essentiel dans cette histoire d'une enquête non résolue à la satisfaction de tout le monde (ou presque). Ce qui lui vaudra un rare compliment de son supérieur : « Je t'ai sous-estimée. Tu as de l'instinct, et tu ne te laisses pas marcher sur les pieds. »

À sa manière typique, l'auteur y va par touches discrètes, acides aussi, qui en révèlent beaucoup sur notre société. Et sur nos propres contradictions. Il n'est pas facile de changer sa vie, de la refaire. Surtout sous le regard des autres. *Nowhere man* n'est pas exempt de cynisme, à preuve cette réflexion de Nelson Robichaud, responsable des enquêtes : « Savez-vous ce que ça coûte à la société de réhabiliter un criminel ? »

Non, la vie n'est jamais simple, nous rappelle François Gravel.

☆ ½

JULIE RIVARD

La pieuvre

Montréal, VLB éditeur, 2013, 264 p., 24,95 \$.

Sur le mode Harlequin

Une intrigue improbable qui se déroule pour l'essentiel dans un village improbable. Des personnages peu crédibles. Une lecture qui a exigé beaucoup d'abnégation de la part de votre humble serviteur...

Les deux histoires d'amour qui sous-tendent *La pieuvre* pourraient tout droit sortir d'un roman Harlequin. La structure même de ce polar est celle qui caractérise les productions de



JULIE RIVARD

ladite maison d'édition : se peut-il vraiment que la femme qui fut le grand amour du policier menant l'enquête entre deux séances de thérapie behavioriste soit la criminelle de haut vol qui contrôle d'une main

de fer une bande de *malfrates* (excusez le néologisme) dont les tentacules s'étendent sur l'ensemble du Québec ? Une criminelle capable de tenir tête — en face-à-face, s'il vous plaît ! — à Patrick the Bullmastiff, ci-devant gros ponton des Hells Angels qui n'en-tend pas à rire.

Loin de leur Danemark natal, Henrik Hansen et sa sœur Astrid vivent à Cap-à-Nipi, quelque part au nord de Montréal, non loin de la côte. Pour la géographie du Québec, on repassera... Il est policier, adepte de la course à pied, mais en proie à de dangereuses allergies, tombeur de ces dames qui n'a jamais réussi à oublier sa première flamme. Sa cadette y ouvre une garderie, le rêve de sa vie, et tombe dans les bras d'un beau menuisier, venu de Dieu sait où et sur lequel porteront de lourds soupçons. Ce village — ce n'est pas une ville, notez-le bien — accueille un nombre surprenant de commerces variés (salon de thé, pub, taverne de *La Grosse Toutoune*, etc.), dont une boutique de lingerie affriolante qui sert de quartier général à cette mafia toute féminine.

On a droit à un épilogue bonbon et totalement inutile, qui enlève toute force à la scène finale. On assiste çà et là à des scènes de *soft porn* toutes faites pour titiller les bonnes consciences. On lit une langue maladroite associant avec fantaisie épithètes et substantifs : « mornes réminiscences », « noyade infantile », « geste péremptoire », « commentaires appréciatifs », « breuvage houblonné » et *tutti quanti*. Autres exemples : « la voix ralentie par une quelconque substance illicite », « sourcils froncés par l'incompréhension ». On s'égaré dans des situations invraisemblables en suivant ce policier « à la merci de souvenirs négatifs ». Ouf !

Tout n'est pas mauvais dans ce roman. J'ai apprécié un certain humour et parfois une certaine tension dramatique. La quatrième de couverture nous dit qu'il s'agit du premier volet des « aventures du séduisant et ténébreux policier ». L'auteure qui nous est présentée comme une enseignante et rédactrice a devant elle beaucoup, beaucoup de travail.